

La méthode «Apprendre l'école» offre des clés aux mères migrantes



© Gianni Ghiringhelli

Apprendre le français en même temps que le fonctionnement de l'école

Des mères migrantes qui suivent des cours de français durant les heures de classe dans les mêmes collèges que leurs enfants. Telle est l'idée de la méthode «Apprendre l'école» inventée par Edith Naegele-Hoesli. Une approche unique dans le canton de Vaud, sinon en Suisse.

Interview

L'Association «Français en jeu» a mis sur pied dès l'automne 2001 un cours de français «Apprendre l'école» destiné aux mères des enfants migrants. Tout en apprenant le français, ces jeunes femmes pénètrent dans la culture et les usages scolaires des écoles lausannoises. Les cours se déroulent dans cinq collèges pendant les heures de classe. Ils durent une année, à raison d'une heure et demie par semaine. Les objectifs sont clairs: assurer une meilleure communication entre les parents et l'école, donner aux mères peu scolarisées quelques clés qui leur permettent d'agir sur le comportement et les

apprentissages de leurs enfants. Ce cours dit «de motivation» sert aussi d'introduction à l'étude du français, laquelle peut se poursuivre ensuite en ville ou dans certains quartiers. Ces activités, financées par la commune de Lausanne, sont gratuites et les cours sont donnés par des enseignants.

Edith Naegele-Hoesli, professeure de français et d'histoire, a conçu la méthode «Apprendre l'école». C'est une professionnelle qui connaît bien l'architecture et le fonctionnement du système scolaire, les méthodes d'enseignement et les réformes. Son matériel se divise en grands chapitres et traite de notions de base comme l'identité, l'alphabet, les chiffres, le temps, l'espace. Il initie aussi les mères aux méthodes et didactiques pratiquées en classe ainsi qu'aux services liés à l'école. Il permet enfin de s'acquitter de nombreuses tâches: remplir une circulaire, excuser l'absence d'un enfant, se rendre à un entretien avec la maîtresse de classe, comprendre et signer le bulletin scolaire, préparer les affaires pour les excursions, etc. En un mot, la méthode veut développer les capacités citoyennes des mères.

Qui sont les femmes qui s'inscrivent à votre cours?

Elles ont toutes une histoire assez semblable, qu'elles viennent du Sri Lanka, d'Amérique latine, de Bosnie Herzégovine ou du Portugal. Elles sont arrivées en Suisse très jeunes afin de se marier ou de rejoindre leur mari. Elles n'ont pas tardé à mettre au monde leur premier enfant et se retrouvent seules à la maison, sans aide ni conseils. Coupées de leur culture d'origine, ne sachant pas le français, elles n'ont de lien avec l'extérieur qu'à travers leur mari. Elles sont souvent tristes, déprimées et ont une mauvaise image d'elles-mêmes. Dès que leur enfant commence ses classes, elles se trouvent projetées dans un monde nouveau. Souvent faiblement scolarisées, elles se sentent très vite dépassées et redoutent tout contact avec l'école. Elles ont peur de n'y rien comprendre.

Il est donc très difficile pour elles de répondre aux attentes de l'école?

Oui car elles se réfèrent à leur propre expérience et n'ont pas les bonnes clés. Tout leur paraît étrange. Ainsi, une des premières choses que demandent les maîtresses en début d'année est de recouvrir les cahiers de classe. Elles ignorent tout de cette pratique. Elles éprouvent les mêmes difficultés quand il s'agit d'acheter les pantoufles de gymnastique et de rythmique exigées, de préparer le sac à dos, de signer le livret hebdomadaire. Que dire ensuite du suivi du travail des enfants, des devoirs à faire, des mots à apprendre à orthographier, des poèmes à mémoriser. Dès le début des classes enfantines, on s'attend à ce qu'un enfant connaisse les couleurs, sache faire un puzzle, lancer un dé, etc. Autant de choses que ces enfants ignorent. Leur mère n'a pas songé à jouer avec eux, à les emmener au zoo, à regarder les images d'un livre. Ce n'est pas qu'elle soit mauvaise mère. Elle aime

ses enfants mais elle est jeune, désemparée, privée des conseils de sa propre mère. Tout cela fait que les enfants ont souvent une bonne année de retard à leur entrée à l'école et que si l'on n'y prend garde, l'écart se creuse au fil du temps. On observe moins ce déficit chez les enfants de parents migrants dont la mère travaille et qui ont fréquenté les crèches ou les garderies. En plus, ils parlent le français.

Comment expliquez-vous cette difficulté à transmettre alors que ces familles ont des valeurs, une culture qui leur sont propres!

L'exil fragilise. Les familles migrantes vivent une situation complexe. Elles sont d'ailleurs mais elles vivent ici. Elles sont confrontées à des manières de faire et de penser qui les surprennent et qui les changent insensiblement. Leur identité se modifie mais ce processus est lent et ne se fait pas sans heurts ni conflits de loyauté. Ce climat d'incertitude pèse lourd et rend la transmission culturelle difficile. Parler, se dire, raconter l'histoire de l'exil posent problème. Les parents renoncent et se taisent. Finalement le langage se réduit aux simples mots du quotidien et les enfants commencent l'école avec un maigre bagage.

Les enfants migrants qui réussissent sont ceux qui ont pu développer leurs racines identitaires. C'est plus facile lorsque les communautés sont soudées et bien organisées. C'est le cas de celle du Sri-Lanka, par exemple, qui organise de nombreuses activités culturelles: cours de danse, de musiques traditionnelles etc. Je connais une jeune fille tamoule, brillante élève qui va tantôt passer son bac. Elle joue un rôle de passeur. Elle est la preuve qu'on peut s'intégrer dans le système scolaire tout en gardant son identité. Cette jeune fille qui a suivi régulièrement les cours de langue et de culture d'origine connaît deux alphabets, lit la poésie de son pays tout en apprenant celle du pays d'accueil.

Quelles sont les attentes de ces familles face à l'école?

Elles sont pareilles à celles des autres familles, plus lourdes encore parfois. On attend de l'enfant une promotion sociale. Quand surgissent les difficultés, la déception est énorme. C'est un projet de vie qui s'effondre. Les parents migrants font en général confiance à l'école. Ils demeurent toutefois à distance car ils pensent – à raison d'ailleurs – qu'elle est très différente de celle qu'ils ont connue. Cette attitude est souvent interprétée à tort comme un désintérêt ou une démission. En fait, les parents manquent de repères et de confiance en eux.

Et les enfants dans tout cela, comment vivent-ils cette situation?

Ils ne sont ni d'ici ni d'ailleurs. L'exil fait partie de leur vie qu'on le leur ait raconté ou non. Il leur faut se créer une identité qu'on pourrait appeler «métisse». Ils vivent ici tout en baignant dans la culture de leurs

parents, elle-même en mutation. Certains enfants veulent gommer à tout prix le passé de leur famille. Ils redoutent toute singularité. En classe, ils refusent de traduire certains mots dans leur langue lorsque les enseignantes font des activités d'éveil aux langues, par exemple. Tout ce qui rappelle leur différence les gêne. D'autres enfants interprètent l'histoire de leur famille à leur manière. Ils l'idéalisent et pensent que tout serait plus facile dans le pays d'origine de leurs parents. De nombreux garçons s'engagent dans cette voie à l'adolescence surtout lorsqu'ils sont en échec scolaire. Ils se créent alors une identité mythique en mélangeant une culture branchée, un accent des banlieues parisiennes avec des bribes de religion. Ils veulent aussi racheter l'honneur de leur père, simple travailleur parfois disqualifié, dont on ne reconnaît pas la culture. Ce besoin de se singulariser témoigne d'un impératif de reconnaissance.

Comment réagissent les parents face à ces difficultés identitaires?

Ils ne les comprennent pas et ils laissent aller les choses. C'est là qu'il faut intervenir afin qu'ils reprennent confiance en eux et qu'ils jouent leur rôle de parents, soit celui de fixer des règles et des limites. Il leur faut s'assurer que leurs enfants ne sèchent pas les cours, qu'ils vont à l'heure en classe, qu'ils font leurs devoirs, etc. S'il n'existe aucun lien entre l'école et les parents, ce soutien ne peut pas se faire et on entre dans la spirale des incivilités et de la violence. C'est pourquoi, il est important de connaître les familles dès le début de la scolarité et d'entretenir des relations régulières avec elles.

Jouez-vous donc un rôle de prévention à travers vos cours?

Mon but est que les femmes apprennent à avoir confiance en elles et en leurs capacités éducatives afin qu'elles puissent aider leurs enfants. Je travaille en équipe avec les enseignantes. Elles me disent quel matériel elles vont utiliser en classe, quelle activité mathématique elles vont faire, etc. J'en fais alors usage dans mes cours. Souvent les mères veulent refaire l'exercice à la maison avec leurs enfants. C'est déjà un succès.

Ces jeunes femmes ont un immense besoin d'être rassurées. Elles veulent savoir comment se passent les contrôles médicaux et dentaires. Elles ont très peur des convocations chez le psychologue scolaire car, pour elles, c'est le signe que leur enfant n'est pas normal. Elles me demandent aussi une foule de choses: à quelle heure faut-il coucher les enfants, combien de temps peuvent-ils regarder la télévision, qu'est-ce qu'il faut leur donner à manger pour qu'ils soient en bonne santé? Dès qu'elles ont quelques notions de français, elles discutent entre elles à la fin des cours. Elles se racontent leur histoire, comparent leurs expériences, se donnent des idées. Tout cela crée une dynamique qui les sort de leur isolement.

Voyez-vous les résultats de votre activité?

J'observe des changements de posture. Les femmes se redressent, elles se tiennent plus droites et elles regardent les gens en face. Certaines vont s'entretenir avec la maîtresse en dépit de la pauvreté de leur vocabulaire. Arrivées au terme du cours, la plupart continuent leur apprentissage du français. Elles ont gagné en assurance. Une femme turque m'a dit un jour: «Edith, je viens de mettre les habits dans les armoires et j'ai rangé les valises. Je ne pleure plus tous les jours.» Elle était là depuis plusieurs années. Tout à coup les choses se sont débloquées et elle a commencé à s'installer. Toute sa famille s'en est mieux portée.

Les hommes ont-ils des réticences à admettre ce début d'émancipation?

Non, c'est très rare. En général, ce sont eux qui viennent inscrire leur femme aux cours. Ils sont contents qu'elle devienne plus indépendante, qu'elle soit capable de faire les courses, de téléphoner pour avvertir qu'un enfant est malade. Ce sont autant de choses qu'ils n'ont plus à faire.

Quelles sont les difficultés d'apprentissage que rencontrent les femmes qui suivent vos cours? Quelles sont vos exigences?

Elles ont de la peine à classer et à hiérarchiser les choses. Afin de pallier ces difficultés, je leur fais coller les feuilles dans un cahier, écrire les titres en gros, souligner ce qui est important, etc. Plus c'est structuré et clair, mieux elles comprennent. Ce qui marche bien pour cet apprentissage, ce sont les recettes de cuisine: commencer par faire la liste des ingrédients, décomposer les diverses activités, etc. Quant aux exigences: je demande qu'elles viennent avec tout leur matériel et à l'heure aux cours, qu'elles me téléphonent si elles manquent et qu'elles fassent les petites choses que je leur demande. Apprendre six ou sept mots, par exemple.

Que peuvent faire les maîtres et les maîtresses pour intégrer les enfants de la migration?

Il faut créer des liens, faire une séance de parents dès le début de l'année scolaire puis voir les familles individuellement. Il faut réfléchir avant ces rencontres, s'imaginer soi-même dans une situation de migration. Quelles sont les questions que je me poserais, qu'est-ce que j'aimerais savoir? Les réponses viennent d'elles-mêmes: comment fonctionne l'école et la classe, quelles règles faut-il suivre, quels sont les objectifs d'apprentissage et les manières d'évaluer le travail des élèves, etc. Par exemple: «Objectifs en voie d'acquisition» ne veut strictement rien dire pour des parents migrants. Il faut représenter cela graphiquement. Je connais une enseignante qui parvient à tout expliquer avec des gestes et des dessins mais on peut aussi faire appel à un interprète. Je sais que c'est difficile et que les parents ne viennent parfois pas au rendez-vous. Il faut persévérer malgré tout et imaginer une manière de les attirer. Ce qui marche en général,



Passer par les enfants pour toucher les parents

© Philippe Martin

c'est de passer par les enfants. On peut organiser un petit concours. Tous les dessins des élèves sont affichés dans la classe et les parents doivent deviner quel est celui de leur enfant. Tout ce que les enseignants parviennent à mettre en place dès le début de l'année, c'est autant de temps gagné avec à la clé, de meilleurs résultats.

Dernière chose: la tenue vestimentaire est importante. Piercing et nombril à l'air sont à proscrire. Pour les familles migrantes, les enseignants sont des personnes de référence qui représentent une autorité et qui savent faire régner la discipline. C'est pourquoi, le tutoiement en classe leur paraît bizarre et suspect. Un maître n'est pas un copain. Il faut le vouvoyer.

Existe-t-il des pédagogies qui marchent mieux que d'autres dans les classes multiculturelles?

En fait, c'est un peu comme pour les cours des mamans, plus c'est structuré mieux ça marche. Il faut éviter les feuilles volantes qui se perdent, se déchirent et se chiffonnent. Le manuel c'est beaucoup mieux. Ça fait plus sérieux. On voit ce que l'on a déjà fait et ce qu'il reste à faire. Les méthodes en spirale où on revient sans cesse sur des notions tout en ajoutant d'autres sont catastrophiques. Il faut des exercices gradués qui vont du plus simple au plus complexe, répéter ce qu'on a appris la leçon précédente, préciser ce qu'on va apprendre ensuite. Les consignes et objectifs d'apprentissage doivent être clairs. Il faut s'assurer que les devoirs sont compris et que tous les enfants peuvent les faire. Ce qui marche bien aussi c'est de prêter certains jeux, des cassettes de chansons, des livres. Les parents captent le message. Vous existez: on s'intéresse à vous et à vos enfants. Ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est de fixer des règles et des exigences différentes pour les parents et les enfants de la migration.

Qu'est-ce qui vous paraît important pour assurer une meilleure intégration des familles migrantes?

La politique du logement. Il faut une mixité dans les quartiers et éviter à tout prix les ghettos. Ce qui me paraît aussi très important pour les enfants, ce sont les cours de langue et de culture d'origine, car ils aident à la construction de l'identité. Enfin, il faut que les enseignants et les enseignantes aient à cœur de faire réussir ces enfants. Pour cela, il leur faut, entre autres, un bon matériel et une formation qui les sensibilise aux questions migratoires.